ALAIN FORTIER



Roman | Policier | Thriller | Enquête

EO EDITIONS ORFERIT

Alain Fortier

Serial K

© Alain Fortier, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-6192-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Preuve par trois

Les vitres entrouvertes afin d'accélérer le désembuage de la voiture, Yvan Paletier fonçait sous les trombes d'eau en forçant le passage à grands coups de gyrophare et de klaxon. J'avais relevé le col de ma veste et placé ma main en guise de visière sur le côté de mon visage pour me protéger des gouttes de pluie qui se faufilaient à l'intérieur de l'habitacle. Je m'épargnai également la vision des autres véhicules que l'on frôlait dangereusement.

Le temps désastreux m'avait contraint à laisser ma moto au parking du Trente-six et à utiliser les ressources automobiles de la brigade. Un choix de prudence qu'en cet instant, coincé à la place du mort, je jugeai discutable.

Paletier engagea la Mégane dans un chemin boueux au bout duquel tournoyaient les éclairs bleutés des collègues.

Le terrain vague se situait en bordure d'un chantier de démolition, au nord de Montrouge, à un jet de pierre du périphérique. Yvan ralentit fortement le rythme pour ne pas planter la voiture dans une ornière et stoppa les beuglements de sa sirène. La zone ressemblait à un véritable marécage. Perché sur un monticule, les pieds relativement au sec, le juge Jean-Louis Rodon surveillait les opérations en protégeant son crâne dégarni sous un parapluie aux baleines fatiguées.

Avec Paletier, nous sortîmes de la voiture et nous nous approchâmes avec prudence des hommes qui s'affairaient au pied de la butte. Sur une couverture baignant dans l'eau sale, on devinait la forme du corps recroquevillé sur lui-même. Nous ayant vus arriver, Stéphane Dalibert éteignit son dictaphone et essuya son front dégoulinant avant de nous saluer.

— Commissaire...

— Alors ? demandai-je, tandis que Rodon, qui m'avait repéré, tentait de descendre de son observatoire sans déraper.

— Pas beau à voir, répondit-il en me montrant du doigt le plaid imbibé de terre. Un gosse...

Paletier, penché sur le corps, grimaça et mit la main devant sa bouche.

— Comme les deux autres ?

Dalibert hocha affirmativement la tête.

— Des lacérations, oui. Et, comme le petit Baguette, il n'a plus rien. Il a été totalement émasculé, les testicules et la verge.

Le malheureux nous tournait le dos roulé en boule et, entre ses jambes rassemblées le long de son petit torse, je pouvais voir une tache sombre qui ne laissait aucun doute sur les sévices qu'on lui avait infligés.

Le juge Rodon me rejoignit en veillant à ne pas perdre l'un de ses mocassins dans la boue.

— Bonjour, commissaire...

Je lui serrai la main en lui rendant son salut. Il se tourna vers un vieil homme en imperméable, tenu à l'écart par un agent, qui serrait contre lui un saucisson sur pattes aux poils longs et pisseux.

— Cet individu a alerté le commissariat du secteur. Il habite juste à côté. Il a découvert l'enfant en promenant son chien ce matin. Il est venu jusqu'ici, intrigué par la présence inhabituelle d'une camionnette. Il nous a dit l'avoir vu démarrer précipitamment à son arrivée.

Tandis que Rodon parlait, Dalibert, ses constatations terminées, avait laissé sa place et le soin d'emballer la petite victime à l'équipe médicale.

— Notre meurtrier a frappé une troisième fois, cela me paraît évident, lâcha le juge en observant l'enlèvement du corps.

Je ne répondis pas immédiatement. Mon silence était moins de l'approbation qu'une réserve prudente envers ce genre de certitudes gratuites. Devant nous, dans un brouillard d'eau, se dressait une barrière grise d'immeubles vétustes. Aux fenêtres, je pouvais deviner les visages des curieux : on nous observait en douce. Je me tournai vers Rodon qui attendait manifestement une réaction de ma part.

— Oui, sans doute, finis-je par dire. Rien d'autre à signaler, Stéphane ?

Dalibert s'était planté sur une zone à peu près stable en face de nous.

— La flotte embarque tout, la route est quotidiennement empruntée par des dizaines d'engins de chantier... On n'a aucune chance de récupérer les empreintes de l'utilitaire. Ici, rien à espérer.

Il pointa du doigt la barre de béton.

— J'ai envoyé l'équipe faire un tour dans la cité. Peut-être quelqu'un d'autre aura-t-il remarqué quelque chose ?

Je demandai à voir le visage de l'enfant avant qu'on l'envoie à la morgue. On le retourna sur le brancard avec une prévenance devenue inutile. Il avait des traits doux, intacts, et son apparence tranquille me serra le bide. Comme pour les autres, le salaud l'avait balancé nu, comme une bête crevée, après l'avoir torturé. Je fis signe que c'était suffisant pour moi et on referma la housse. Jean-Louis Rodon était déjà remonté dans sa limousine pour se protéger de l'averse qui redoublait d'intensité. Il me fit signe par sa vitre ouverte.

— J'aimerais discuter avec vous de ce dossier. Dès que cela vous sera possible, naturellement.

— Bien sûr, Monsieur le Juge. Je vous fais signe.

— À bientôt, commissaire.

Je retournai voir Paletier et Dalibert. Ils grillaient leurs cigarettes à l'abri dans une voiture. Les autres véhicules manœuvraient prudemment pour éviter de s'enliser sur le chemin de la sortie.

— Quelle merde ! lâcha Dalibert. Les gamins, je ne m'y ferais jamais.

Je les laissai fumer tranquillement et fis un tour du terrain abandonné.

Il était ceinturé de palissades. Les travaux se faisaient plus loin, mais on déversait ici la quantité effarante de gravats et de débris en tous genres issus de la démolition des bâtiments voisins. Les habitants du coin en profitaient pour y balancer en douce leurs encombrants : des tas d'autres saloperies transformaient la parcelle en décharge à ciel ouvert. L'odeur des immondices humides m'évoquait celle de la mort et la vision des monticules de béton défoncés, entremêlés de ferrailles rouillées et tordues, le spectacle d'un champ de ruines balayé par le déluge. Celui qui avait déposé le corps ici avait bien choisi son endroit.

Il avait dû penser, à juste titre, qu'il y serait tranquille. S'il n'y avait pas eu le grand-père et son clébard, le cadavre aurait pu rester là un bon moment avant qu'on le trouve, surtout par un temps aussi effroyable. Sur un tel sol, détrempé, le pronostic de Dalibert était indiscutable : inutile de perdre du temps à rechercher un quelconque indice. D'autant que, s'il s'agissait bien du même meurtrier, on savait qu'il travaillait et achevait ses victimes à l'abri avant de les larguer en pleine nature.

Je changeai de chauffeur, laissant Paletier prendre la direction de l'enquête de voisinage. Avec plusieurs centaines de logements et encore plus de locataires à visiter, ils en avaient pour un bon moment. Dalibert me ramena en douceur à la boîte.

Avec Yvan Paletier, ils étaient les dernières recrues de la brigade, tous deux affectés au groupe Marceau. Logiquement Paletier, plus expérimenté, avait endossé le rôle de second. Mais, personnellement, j'estimais Dalibert meilleur flic. Plus rigoureux et moins impulsif, il était tout à fait à la hauteur de son rôle de procédurier. Paletier, difficilement contrôlable, agissait trop souvent comme un cow-boy. Son comportement parfois limite et ses méthodes musclées avaient mis à plusieurs reprises ses collègues dans l'embarras et sa jeune carrière était déjà entachée de nombreux couacs.

Avec le nouveau congé maladie de leur chef de groupe, mon vieux copain Antoine, j'étais contraint de superviser moi-même la plupart des dossiers en cours, l'affaire des meurtres d'enfants en tête. L'enquête patinait depuis la découverte du petit Jules Baguette au mois de janvier. Nous n'avions pas progressé d'un iota après le meurtre du jeune Antoine Guillon en mars. Peut-être celui-ci allait-il nous permettre d'avancer ? Je comptais sur notre témoin providentiel pour nous aider.

Dalibert et moi, tous les deux chamboulés par la découverte du gamin, effectuâmes la moitié du trajet sans pratiquement décrocher un mot. J'essayai finalement de parler d'autre chose, ne trouvant rien de mieux que de lui demander des nouvelles de sa femme et de son bébé. Elle avait accouché trois semaines plus tôt et l'avait fait l'heureux papa d'un fils. Cela expliquait en partie son désarroi.

— Ils vont bien. Je suis en vacances à la fin de la semaine, me répondit-il. Je vais enfin pouvoir profiter de mon bout de chou.

Vacances... Son désir de pouponner était légitime, mais n'arrangeait en rien mes soucis d'effectifs.

— Vous n'avez pas d'enfants, commissaire ? me demanda-t-il timidement.

— Non. Ou alors leurs mères ne m'ont pas prévenu, répondis-je en souriant. Je ne crois pas avoir la fibre paternelle. Aucune de mes compagnes n'a été jusqu'à présent suffisamment convaincante pour me décider à sauter le pas.

Il me jeta un regard indécis, ne sachant pas s'il devait prendre un air affecté ou sourire. Heureusement pour lui, nous venions d'arriver au Trente-six.

— Bon, je compte sur toi pour m'identifier le môme au plus vite. Je me chargerai de prévenir les parents quand on saura.

L'évocation de ma vie de célibataire endurci m'avait fait penser à Sabine. Aussitôt sorti de la bagnole, je m'isolai dans un coin tranquille pour l'appeler.

— Si tu es libre ce soir, je t'invite à dîner ?

Elle avait malheureusement d'autres obligations et je dus remettre mon projet au lendemain. J'anticipai en réservant dans la foulée une table dans un petit restaurant sympa que je connaissais à deux pas de chez elle. Puis je passai les heures suivantes à gérer les urgences.

À chaque pause que je m'octroyais, la vision du corps recroquevillé et martyrisé me revenait en tête et s'y superposait son visage endormi pour toujours. J'avais posé sur le coin de mon bureau les dossiers Baguette et Guillon.

Je venais tout juste de reporter une nouvelle fois mon rendez-vous avec le juge Rodon lorsque Stéphane Dalibert entra dans mon bureau. Sans dire un mot, il déposa devant moi le portrait d'un gamin souriant, les yeux tout à fait ouverts.

— Moreau, m'annonça-t-il. Oscar Moreau, disparu depuis deux jours.

Je pris la fiche, notai l'adresse des parents et regardai l'heure. 17 heures passées d'une vingtaine de minutes.

— OK, je m'en occupe.

En reconnaissant son fils, Madame Moreau poussa un cri qui nous glaça le sang. Son mari, tétanisé par son hurlement, essaya en vain de la retenir tandis qu'elle s'effondrait sur elle-même. On la releva pour l'emmener à l'extérieur reprendre ses esprits. Monsieur Moreau me fit un signe de la tête, crispé de douleur, les yeux remplis de larmes. Je demeurai bêtement de marbre. Je détestais, comme nous tous, ces moments impossibles à gérer. J'avais pris la précaution de demander à Vincent Mourion de me suivre en voiture histoire d'amener, mais surtout de raccompagner les parents désormais incapables de prendre un volant. Je lui glissai à l'oreille de leur rappeler que l'on reviendrait les interroger. Plus tard.

Je m'informai de l'heure prévue pour l'autopsie – 11h 30, avec ce cher Gontier aux instruments, une occasion comme une autre de le voir – et précisai à l'infirmier que je serais certainement présent afin qu'il prévienne son patron. Puis je m'accordai une pause au zinc du café d'à côté avant de reprendre le guidon.

Il pleuvait des cordes et malgré la combinaison j'étais déjà trempé jusqu'aux os avant même de démarrer. Arrivé à bon port, une fois essoré, j'avalai au hasard tout ce qui me tombait sous la main avec l'idée, crevé, de ne pas faire long feu.

Cet appartement était le quatrième que j'occupais depuis mon arrivée sur Paris. Dans aucun d'eux, je n'avais tenu en place plus de cinq mois. Celui-ci décrocherait bientôt la palme du séjour le plus bref : quinze jours à peine après mon installation, j'avais déjà envoyé mon préavis de congé. Il contenait davantage de cartons non déballés que de meubles le long des murs. Rendez-vous était d'ores et déjà pris avec les déménageurs.

Je me réveillai trop tôt, obnubilé par le nombre des tâches qui m'attendaient avec, en tête de liste, l'autopsie du petit Moreau. Je détestai être pris à la gorge par le temps et être à ce point absorbé par mes pensées.

Je me remis en selle en songeant au retour prévu de Marceau à la tête de son équipe, qui allait me permettre de respirer. Au passage, avant de filer au Trente-six, je fis un crochet par la rue des Lampions, au numéro 17 de laquelle on m'avait indiqué un petit hôtel sympathique : le Select Paris Hôtel.

L'endroit était effectivement tranquille et soigné. J'en ressortis avec une

plaquette et une grille de tarifs. J'étais décidé à mettre un terme au rythme effréné des locations successives et sans lendemains. L'hôtel me paraissait être la meilleure alternative pour attendre que je parvienne enfin à retrouver mes marques dans cette ville. Durant toute ma vie d'adulte, j'avais éprouvé les mêmes difficultés à me sédentariser, que ce soit ici ou ailleurs. Je connaissais pourtant bien la capitale pour y avoir déjà vécu plusieurs années. J'y avais même fait mes études et commencé ma carrière quinze ans plus tôt. Rien ne me déplaisait ici d'une manière spéciale ; je n'arrivais tout simplement pas à m'y projeter, comme on dit. Sabine m'avait proposé de partager davantage que son lit, mais l'idée me convenait encore moins. Je préférais la solution de l'hôtel.

Antoine Marceau était déjà arrivé. À l'instant même où je le vis, je sus qu'il n'était pas dans son assiette. Sa mine était toujours aussi fatiguée et son regard aussi absent. Je le connaissais par cœur depuis le temps. Je lui proposai un café et mon fauteuil.

— Tu vas bien ?

Il se racla la gorge.

— Mieux. Une saloperie d'angine qui m'a cloué au lit. Avec ce temps de merde... Mais, ça va. Je tiens le coup.

Je regardai ses mains : il les tenait croisées sur ses genoux et j'eus, durant un instant, l'impression qu'elles tremblaient.

— Bon. Ça tombe bien, mon grand. Je t'avoue qu'on a plutôt la tête sous l'eau en ce moment. Toi y compris, vous n'êtes toujours que six dans le groupe. J'ai besoin que vous soyez tous frais et dispos.

Je lui tendis le dossier des P'tits Bouts.

— Une nouvelle victime, hier matin. Un garçon, comme les deux autres. Oscar Moreau.

Son visage se crispa instantanément. Il me regarda droit dans les yeux, d'un air paniqué.

— Encore un ? murmura-t-il.

— Oui. Émasculé, balancé nu dans un terrain vague. Des marques de